

Berque, Augustin (1996) *Être humains sur la terre*. Paris, Gallimard (Coll. « Le Débat »), 212 p. (ISBN 2-07-074549-X)

Jacques Bethemont

Volume 42, numéro 115, 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022714ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022714ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

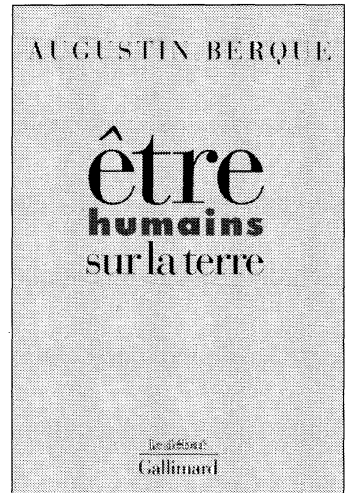
Citer ce compte rendu

Bethemont, J. (1998). Compte rendu de [Berque, Augustin (1996) *Être humains sur la terre*. Paris, Gallimard (Coll. « Le Débat »), 212 p. (ISBN 2-07-074549-X)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 42(115), 119–121.
<https://doi.org/10.7202/022714ar>

BERQUE, Augustin (1996) *Être humains sur la terre*. Paris, Gallimard (Coll. «Le Débat»), 212 p. (ISBN2-07-074549-X)

Il y aura bientôt de cela 10 ans, Augustin Berque soumettait à l'attention des géographes le concept de *médiance*, englobant par le biais de plusieurs néologismes la dimension physique et la perception d'un espace donné ainsi que la liaison — appelée *trajection* — qui va du physique au phénoménal. Restait à expliciter la nature de ce lien, ce à quoi s'emploie un ouvrage au titre explicite, dès lors que «être» se lit *Dasein* et que la relation entre les humains et la terre dépasse les registres physique et biologique pour englober l'action humaine, le tout formant ce que l'auteur appelle — encore un néologisme — *écoumène*, cette écoumène (il s'agit bien d'un substantif féminin) étant *le lieu de notre être*. Étant entendu que l'homme est immergé dans la biosphère mais qu'il en est distinct par sa nature, l'analyse de la place et du rôle des hommes dans l'écoumène relève du domaine de l'éthique. Au-delà du projet ainsi défini, ressort la volonté d'établir le passage entre deux systèmes de pensée, celui de l'Occident centré sur le sujet et celui de l'Extrême-Orient dans lequel le sujet s'efface devant le prédicat, soit une dialectique du plein et du vide, le volet occidental s'appuyant sur Heidegger et Dardel plus que sur Descartes, alors que la pensée japonaise est illustrée par Yasuda et Watsuji, qui fut l'un des premiers commentateurs de Heidegger.

Avant d'approfondir la nature du lien écouménal, A. Berque procède à une double remise en cause de deux des fausses valeurs de notre temps: la modernité et son contraire, la nostalgie de la matrice. Ressort, au registre de la modernité, un constat de distanciation, une perte de symbiose entre les choses (minéraux, fluides, être vivants) et l'humanité qui, maintenant, les asservit plus qu'elle ne compose avec elles comme elle le fit autrefois. Cette distanciation va de pair avec une disjonction de la logique scientifique et de la réalité et surtout avec une crise de l'humanisme illustrée par le structuralisme. Est-il pour autant possible, au terme de ce constat, de tourner le dos à la modernité et d'opérer une sorte de retour à la nature? Cette quête d'hypothétiques racines passe par l'exaltation du lien qui unit l'homme au sol (le *Blut und Boden* des idéologues nazis) qui, combiné avec le déterminisme simplet qui veut que les climats rudes trempent les âmes fortes, aboutit inéluctablement à des propositions racistes. Non moins dangereux, ce courant de pensée qui défend les droits du gorille et personnifie la nature, laquelle est censée passer un pacte avec l'humanité, tout au moins dans les écrits de Michel Serres. Au final, il arrive que de bons écologistes proposent de ramener les effectifs d'une humanité proliférante à un niveau de peuplement idéal qui serait celui du néolithique. Les modalités du processus réducteur ne sont pas connues mais on peut d'avance les récuser et avec elles, toute l'idéologie qui constitue leur assise.



Le terrain étant ainsi dégagé, A. Berque cerne au plus près la nature du lien écouménel ou, de façon concrète, la relation de l'humanité à l'étendue terrestre. Parce qu'elle est physiologiquement intégrée au vivant, l'humanité se doit de respecter ce qui est sa demeure et donc de préserver les grands équilibres écologiques; parce qu'elle en est distincte, *être dans l'étant*, elle est en droit d'intervenir dans le déroulement de l'ordre naturel, ce droit allant de pair avec un devoir de respect et de compréhension. D'où la nécessité d'une éthique intégrant écologie et valeurs morales, ce que A. Berque appelle *écosymbolicité*. On parlerait en Allemagne de *Naturgefühl* et ailleurs de *genius loci*. Dans la référence sino-japonaise, il s'agit du *fengshui* ou mise en ordre des constructions humaines et des humains, tant vivants que morts, avec le *qi* ou souffle cosmique des lieux. Cette mise en ordre relève au final aussi bien de l'esthétique que de l'éthique. Naturellement, les droits et devoirs envers la nature ne sont pas totalement identiques selon les époques, les espaces de référence, les systèmes culturels, constat qui introduit une double notion d'échelle spatiale (devoirs vis-à-vis du proche et du lointain) et temporelle (devoir à l'égard des générations présentes et futures). Reste que les valeurs ainsi dégagées s'élèvent, au-delà des différences observables, sur un fonds commun (on est tenté de dire archétypal) à l'humanité, espace et temps confondus et que ces valeurs invitent à une fusion entre ce que devrait être le projet humain et l'ordre naturel.

Sans doute, certains des cheminements auxquels nous invite l'auteur prêtent-ils à discussion: ainsi de l'ordonnement de l'espace en fonction des ondes émises par le *qi*, opération qui relève du chamanisme plus que de la logique cartésienne. D'aucuns estimeront également que les références à la pensée occidentale sont incomplètes, du seul fait que l'éthique judéo-chrétienne n'est pratiquement pas évoquée, alors qu'elle prête à discussion dans la mesure où le récit de la Genèse subordonne la nature à l'homme (Genèse I-28 et IX-1) plus qu'elle n'invite à une inaction; il semble même que l'auteur manque de références en la matière, puisqu'il lui arrive d'attribuer (p. 88) à une vague «parole divine» le propos de Pascal, «tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé» (*Pensées*: 843)¹. On peut également regretter que traitant de la relation entre langage et représentation, Lacan n'ait point été évoqué; ou encore que s'agissant du dilemme liberté/appartenance, référence ne soit pas faite à Bonhöffer.

On pourrait multiplier ce genre de remarques et le lecteur chagrin trouvera donc matière à discussion dans un ouvrage dont la caractéristique essentielle reste tout de même sa profondeur et sa richesse proliférante. Mais, comme le dit aimablement A. Berque, «toutes les spéculations sont ici ouvertes». Il importe donc, et ce point s'avère essentiel, d'insister sur la dimension géographique de l'ouvrage, quelque peu occultée de prime abord par l'abondance des références à Heidegger et à ses épigones nippons. Cette dimension peut se lire au premier degré lorsque l'auteur évoque son émotion, alors qu'il découvre le mont Yôtei depuis le col de Nakayama. Elles sont plus conformes au sens convenu de l'approche géographique lorsque sont évoqués les problèmes que pose la perception des jardins ou l'analyse

1 Erreur de bon ton et de bonne compagnie, puisque Gide avoue avoir longtemps cherché dans les Épîtres de Paul, ce qui revenait à Pascal.

des paysages. Elles sont essentielles lorsque sont revisités des concepts comme le déterminisme ou des questions fondamentales comme la gestion des ressources naturelles. Nous sommes donc bien ici dans le champ de la géographie, mais il s'y ajoute une dimension éthique et esthétique dont les géographes — la vogue de certaines méthodes quantitatives aidant — font trop souvent l'économie. Se pose un dernier problème: où classer un ouvrage qui tout en relevant de la Géographie au titre de l'éthique, pourrait fort bien figurer sur le rayon Cosmogonie de la bibliothèque d'un philosophe? Le dilemme ne manque pas d'intérêt.

Jacques Bethemont
Université Jean Monnet
Saint-Étienne, France

BOUDREAU, Claude, COURVILLE, Serge et SÉGUIN, Normand (1997) *Le territoire*. Sainte-Foy, PUL (Coll. «Atlas historique du Québec»), 128 p. (ISBN 2-7637-7550-0)

J'envie les étudiants et les chercheurs d'aujourd'hui. Quand j'ai commencé ma carrière d'historien à l'Université Laval, il n'y avait pour les études supérieures en histoire du Canada aucun atlas français: la pauvreté absolue. Il me fallut organiser à la hâte un équipement en cartes: un premier album composé sans esprit critique, en nombre d'exemplaires fort limité; puis, en 1961, un second publié par les Presses de l'Université Laval à tirage encore restreint et qui avait surtout le mérite d'être plus facile à manipuler; enfin, en 1973, un *Atlas historique de la Nouvelle-France*, mieux construit que les précédents, mais dont les commentaires ne dépassaient guère la longueur d'un intitulé.

Or, tout à coup, depuis ce premier âge de nos études avancées en histoire et en géographie, se sont accumulés à une époque récente de magnifiques atlas dont les cartes s'accompagnent de cours d'histoire: de Maurice Saint-Yves en 1982, un *Atlas de géographie historique du Canada*; en 1987, un *Atlas historique du Canada*, dont on a maintenant trois volumes; en 1994, de Jean-Claude Robert, un *Atlas historique de Montréal*. Dans la nouvelle collection «Atlas historique du Québec», ont paru un premier volume, *Le pays laurentien au XIX^e siècle*; puis *Population et territoire*; et ce troisième ouvrage qui vient de nous arriver: *Le territoire*.

Pour nous en tenir à ce dernier, nous avons là en fait, avec abondance d'illustrations, une suite ordonnée de cours magistraux sur l'appropriation, l'organisation, l'exploitation et l'aménagement du territoire québécois. Nous admirons les auteurs non seulement pour les synthèses qu'ils ont faites de chaque

